

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame — Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris. —

SOMMAIRE — Décret Urbis et Orbis — S. Nicolas, Collège Pie IX des arts et métiers à S. Carlos de Almagro, Buenos-Ayres — Collège Pie IX des arts et métiers à S. Carlos de Almagro — Grâces de Marie Auxiliatrice — De Buenos-Ayres à Bahia Blanca — De Bahia Blanca à Patagones — Lettre de Mgr. Cagliero à M. le Directeur de l'Orphelinat de D. Bosco à Lille — Lotterie et Eglise du Sacré Cœur de Jésus à Rome — Orphelinat de S. Cyr (Var).

en nous faisant connaître leur adresse pour que nous puissions noter le retour.

Nous publions la traduction du décret *Urbis et Orbis* de la Sacrée Congrégation des Rites au sujet du mois d'octobre, consacré à Notre-Dame du Rosaire :

Décret

Urbis et Orbis.

Parmi les actes si nombreux de vigilance apostolique par lesquels notre Très-Saint Père le Pape Léon XIII s'est appliqué, avec l'aide de Dieu, à rendre à l'Église et à la société tout entière la paix tant désirée, brille d'un éclat tout particulier l'Encyclique *Supremi Apostolatus* du premier septembre 1883, au sujet de la récitation, pendant tout le mois d'octobre de cette année du très-saint Rosaire de Marie, la glorieuse Mère de Dieu.

Cet acte fut sans doute inspiré par un dessein spécial de la Providence de Dieu, pour implorer le tout puissant secours de la Reine du Ciel contre les ennemis du nom chrétien, pour sauvegarder l'intégrité de la foi dans le troupeau du Seigneur, et pour arracher de la voie de la perdition éternelle les âmes rachetées au prix du sang divin.

En raison des heureux fruits de piété chrétienne et de confiance dans le céleste patronage de la Vierge Marie, produits en

Nous lisons dans l'édition italienne du Bulletin Salésien l'avis suivant :

L'époque du tirage de la loterie au profit de l'Hospice et de l'église du Sacré Cœur de Jésus à Rome s'approche ; la date en est fixée au 31 décembre prochain. Vu l'avancement des travaux et l'urgent besoin d'argent, nous adressons nos humbles instances à ceux qui n'auraient pas encore envoyé le montant des billets, pour qu'ils veuillent bien avoir la bonté de l'expédier le plus tôt possible. Quant à ceux qui ne pourraient absolument pas garder ces billets pour eux-mêmes, ni en trouver le placement avant le mois de décembre prochain, nous les prions de nous les renvoyer,

ce mois dans tout l'univers catholique par cette salutaire pratique, en raison des calamités encore persistantes, d'autres lettres Apostoliques *Superiore Anno* furent publiées le 30 août 1884; elles ordonnaient de consacrer avec la même ferveur le mois d'octobre suivant à la même pratique de piété, en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire: parce que c'est surtout de la persévérance dans les œuvres de piété entreprises que dépend leur succès et la garantie de la victoire.

Le Souverain Pontife, considérant que de nombreux maux nous accablent de tous côtés, mais que toujours reste ferme et florissante dans le peuple chrétien cette foi qui opère par la charité, la vénération et la confiance illimitée envers la très-aimante Mère de Dieu, veut que partout aussi on ait recours à Elle avec les plus pressantes et les plus vives instances, et qu'on persévère unanimement dans la prière avec Marie Mère de Jésus. Nous devons concevoir l'espérance assurée que Celle qui seule a exterminé toutes les hérésies dans le monde entier, se laissant toucher par nos dignes fruits de pénitence, apaisera enfin la colère vengeresse de la Divine Justice et ramènera le salut et la paix.

Pour ces motifs, Sa Sainteté prescrit et ordonne que tout ce qu'Elle a établi les deux années précédentes, au sujet du mois dans lequel la fête de Notre-Dame du Rosaire est célébrée, soit observé de même cette année et soit continué les années suivantes, tant que dureront les tristes conjonctures qui désolent l'Eglise et la société, et qu'il n'aura pas été donné à l'Eglise de rendre grâces à Dieu de la restitution au Souverain Pontife de sa pleine et entière liberté.

Il détermine et ordonne que chaque année, à partir du premier octobre jusqu'au deux novembre suivant, dans toutes les églises paroissiales, et dans tous les oratoires publics dédiés à la Mère de Dieu, ou même en tout autre sanctuaire désigné par l'Ordinaire, on récite tous les jours au moins cinq dizaines du Rosaire de Marie avec les litanies de la Très-Sainte Vierge. Si cela se fait le matin, la Messe sera célébrée pendant les prières; si c'est après midi, le Très-Saint Sacrement de l'Eucharistie sera exposé à l'adoration des fidèles, et ils recevront la bénédiction en la forme accoutumée. Il désire aussi que là où les lois le permettent, les Confréries du Très-Saint Rosaire fassent des processions publiques et solennelles.

Renouvelant toutes les indulgences précédemment accordées à tous ceux qui, aux jours fixés, assisteront à la récitation publique du Rosaire, et prieront selon les intentions de Sa Sainteté, à ceux aussi qui, empêchés par une cause légitime, réciteront ces prières en leur particulier, il accorde chaque fois une indulgence de sept ans et sept quarantaines. Quant à ceux qui, dans le temps ci-dessus fixé, réciteront au moins dix fois publiquement ces prières dans les églises, ou, s'ils en sont légitimement empêchés, en leur particulier, il leur accorde du trésor de l'Eglise l'indulgence plénière de leurs fautes, pourvu qu'ils se soient approchés des Sacraments de la Pénitence et de l'Eucharistie. Il accorde également ce pardon entier des fautes et rémission des peines à tous ceux qui, soit au jour même de la fête de Notre-Dame du Rosaire, soit l'un des huit jours suivants, auront reçu les saints Sacraments, comme il est dit ci-dessus, et auront prié Dieu et sa Très-Sainte Mère dans une église quelconque à ses intentions.

Sa Sainteté, considérant que les fidèles vivant à la campagne sont particulièrement occupés aux travaux des champs pendant le mois d'octobre, accorde que toutes les dispositions sus-énoncées, avec toutes les saintes indulgences, puissent être transférées en leur faveur aux mois de novembre ou de décembre suivants, selon le prudent jugement de l'Ordinaire.

De toutes et de chacune de ces choses notre Très-Saint Père a ordonné la promulgation par le présent décret de la Sacrée Congrégation des Rites, et sa transmission à tous les Ordinaires, pour en assurer la fidèle exécution.

Le vingtième jour d'août 1885.

D. Cardinal BARTOLINI

Préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

LAURENT SALVATI

Secrétaire de la S. Congrégat. des Rites.

S. NICOLAS.

Collège Pie IX des arts et métiers à San Carlos de Almagre,
Luenes-Ayres.

23 mai 1885.

TRÈS-CHER D. BONETTI,

Comme vous l'avez appris par mes lettres précédentes, le vapeur *La Bourgogne*, à bord duquel vous nous aviez dit un fraternel adieu à Marseille, 26 jours auparavant, a jeté l'ancre le 12 mars dans le port de Montevideo.

Un seul désir, une seule pensée occupait alors nos esprits et nos cœurs ; remercier le Seigneur et Notre-Dame Auxiliatrice pour les faveurs nombreuses et signalées reçues de leur bonté pendant notre long voyage. Nous avions aussi le plus grand désir de descendre enfin à terre. Tous accomplirent de grand cœur le premier de ces vœux, mais il ne fut donné qu'à quelques-uns seulement de satisfaire aussi le second. Monseigneur Cagliero, D. Savio, D. Rabagliati, D. Cavatorta, quelques abbés et moi avons été de ce nombre. Monsieur le commissaire de santé nous y avait invités avec la plus grande politesse ; il nous avait pressés si vivement que nous avions dû céder à ses instances. Après avoir donné sa bénédiction à ceux de nos confrères qui devaient rester à bord pour continuer leur voyage jusqu'à Buenos-Ayres, Monseigneur prit place sur la chaloupe du commissariat, pour aller consoler par sa présence nos excellents confrères des maisons salésiennes de la province orientale, tout heureux aussi de revoir, pour leur porter les hommages de notre bien-aimé D. Bosco, Son Eminence monseigneur Matera, délégué apostolique, Sa Grandeur monseigneur Yereguy, évêque de Montevideo, et plusieurs autres Coopérateurs salésiens, nos bienfaiteurs insignes.

Monseigneur, après avoir reçu de la part des supérieurs et des enfants du Collège de Villa-Colon l'accueil le plus enthousiaste et le plus joyeux, demeura huit jours auprès d'eux. Pendant ce rapide séjour, Monseigneur fut loin de rester inactif. Indépendamment des nombreuses visites indiquées plus haut et de quelques autres par lui faites à diverses institutions et communautés religieuses, telles que : les Sœurs de la Miséricorde, les Sœurs *dell'Orto*, les Révérends Pères Franciscains, et les Pères Bayonnais de Montevideo, il voulut encore aller dire la sainte Messe et donner un sermon et une conférence chez nos Sœurs de Marie Auxiliatrice, dont la maison vient de s'ouvrir, cette année même, à peu de distance du Collège Pie.

Monseigneur voulut ensuite accorder un jour à nos confrères du Collège de *Las Piedras*. Dans ce Collège, de création toute récente, il trouva soixante enfants, bien joyeux et bien éveillés, mais en même temps remplis de bonne volonté, donnant en un mot les plus grandes et les meilleures espérances.

De retour à Colon, Monseigneur, au lieu de prendre un repos, dont il aurait eu certes assez grand besoin, recommença ses lourds travaux : confessions, conférences publiques et audiences privées.

Le 19 mars, fête du glorieux patriarche Saint Joseph, il assista pontificalement à la Messe solennelle, après avoir lui-même dit la Messe de Communion générale et fait une chaleureuse exhortation. Après la Messe, il administra le Sacrement de Confirmation à de nombreuses personnes des deux sexes, préparées à la réception du Sacrement par un triduum d'instructions. Le dimanche suivant, Monseigneur conféra les ordres mineurs à six jeunes abbés et le sacerdoce au diacre Dominique Albanello. De pareils travaux,

auxquels s'ajoutaient tous les jours, en diverses chapelles ou communautés, des allocutions ou des conférences, avaient, comme il vous est facile de le concevoir, presque épuisé les forces de Monseigneur. J'avais donc le plus vif désir, dans l'intérêt même de sa santé, d'accélérer autant que possible le départ pour Buenos-Ayres, espérant qu'il pourrait enfin s'y reposer un peu et reprendre ses forces.

Le 23 mars nous avons pris congé de nos confrères et des enfants de Villa-Colon, puis, après avoir de nouveau présenté nos devoirs à l'excellent Evêque de Montevideo, nous nous sommes embarqués sur le vapeur *Apollo*. La mer était agitée, mais faiblement, et notre pyroscaphe, après nous avoir gracieusement bercés pendant toute la nuit, nous débarqua le matin vers 7 heures à Buenos-Ayres.

Je ne vous redirai point l'accueil de nos confrères venus au port pour nous recevoir en grand appareil, avec une nombreuse délégation de la chapelle italienne et de la Société de Saint Vincent de Paul. Je ne vous dirai pas les nombreuses visites faites par nous à Son Excellence monseigneur Aneyros, archevêque de Buenos-Ayres, véritable père rempli d'affection pour les Salésiens, à monseigneur Espinosa, le type de l'ami loyal et sincère, à monseigneur Bones, administrateur du diocèse, ainsi qu'à beaucoup d'autres éminents personnages et à plusieurs communautés religieuses ou établissements d'éducation ; je ne vous parlerai pas de nombreuses visites reçues par monseigneur Cagliero, des cérémonies, des conférences, des prédications, des discours, etc. Je ne m'étendrai pas non plus sur la visite à Paysandú ; cette visite mérite une relation à part ; je tairai la visite aux maisons de nos Sœurs de Marie Auxiliatrice à St. Isidore et à Moron ; mais je ne puis me refuser la satisfaction de vous donner quelques détails sur notre séjour à St. Nicolas *de los Arroyos*. Deux motifs principaux m'obligent à le faire.

Vous le savez fort bien, les œuvres qui nous ont le plus coûté sont aussi celles auxquelles notre cœur s'attache le plus ; et, jamais, dans la suite, il ne nous est possible de les oublier.

Le Collège de St. Nicolas est précisément de ce nombre. C'est l'une des premières fondations de monseigneur Cagliero lorsque, en 1875, il arriva pour la première fois en Amérique.

Le second motif est la qualité des personnages que nous allons voir à St. Nicolas. Dans cette ville habite l'ami de Monseigneur et des Salésiens, celui qui, nous pouvons le dire, appela le premier les fils de Dom Bosco sur les rives de la Plata, monseigneur Ceccarelli. Là se trouvent encore beaucoup d'Européens, nos Coopérateurs et bienfaiteurs. Enfin, le Collège lui-même renferme un grand nombre d'excellents jeunes gens. Sans doute, ce ne sont plus ceux auxquels, il y a dix ans, monseigneur Cagliero se plaisait à prodiguer ses soins paternels. Cependant, ces braves enfants attendaient avec impatience qu'il leur fût donné de le voir enfin, de le saluer et de faire fête au premier Evêque salésien, au fondateur de cette

maison, si chère à leurs cœurs, comme l'asile heureux ou leurs jeunes âmes ont trouvé la paix et l'allégresse au sein d'un travail utile, accompagné des exercices de la piété.

Pour toutes ces raisons, Monseigneur avait hâte de se rendre à St. Nicolas pour voir renaître et se raviver encore les chers souvenirs du passé. Le départ fut fixé au 23 avril.

Nous partîmes au nombre de six ; Monseigneur, D. Costamagna, D. Savio, votre serviteur, et deux élèves du Collège de San Carlos. Ces deux jeunes gens appartiennent aux principales familles européennes de St. Nicolas. L'un d'eux est depuis peu notre confrère, l'autre aspire à le devenir bientôt ; tous les deux promettent beaucoup, non-seulement pour la société, mais encore pour l'Eglise.

Il était trois heures et quart lorsque le sifflet de la locomotive donna le signal du départ. Vers six heures le train arrivait à la station de Campana, petite ville naissante sur la rive droite du fleuve Parana. A quelques mètres de distance attendait, prêt à partir, le bateau à vapeur *Proovedon*. Ce bateau fait un service régulier de transports entre Campana et Rosario. A peine embarqués, nous quittâmes aussitôt la rive et commençâmes à remonter le fleuve avec beaucoup de rapidité. Le capitaine du bateau se trouvait être notre compatriote. C'est un homme excellent, un gentleman accompli ; il se hâta de faire préparer une très-jolie petite salle pour monseigneur Cagliero et nous en fit assigner une autre, non moins commode, avec lits, sofa, tables, etc. Il voulut aussi que Monseigneur occupât la place d'honneur à table ; en un mot il n'oublia rien pour prévenir même nos désirs. La nuit était sereine et tranquille, le ciel étincelait de milliers d'étoiles, la lune répandait une belle et abondante clarté : nous pûmes donc à notre aise contempler les bords enchantés du Parana, couverts de verdure, de hautes herbes et d'arbustes. Les rives sont aussi çà et là semées d'habitations entourées d'assez belles cultures. A six heures du matin nous étions en face du Collège St. Nicolas, à vingt ou trente mètres de distance seulement ; il nous fut facile de distinguer les lampes allumées dans les dortoirs ; c'était l'heure du lever pour les enfants. Peu d'instants après, le *Proovedon* jetait l'ancre dans le petit port de St. Nicolas. Nos confrères étaient venus nous attendre ; nous leur serrâmes cordialement la main et montâmes avec eux dans la voiture du Collège. Une petite demi-heure après, nous descendions à la porte de la chapelle, au milieu des joyeux vivats de nos jeunes amis.

Monseigneur célébra la Messe de la communauté. Les enfants et nos Coopérateurs et Coopératrices assistèrent à cette Messe et reçurent des mains de l'Évêque la sainte Communion. Je ne chercherai point à vous décrire la réception faite à Monseigneur lorsqu'il entra dans l'intérieur du Collège. Vous savez, bien mieux que moi, combien le cœur des enfants est grand et bon, et combien est émouvant l'accueil qu'il savent faire à un supérieur qu'ils aiment et désirent depuis longtemps.

Dans le but de profiter le mieux possible du court séjour de Monseigneur à St. Nicolas, on avait décidé de donner une petite mission à nos Coopérateurs salésiens pour les préparer à la fête du patronage de St. Joseph. Des circonstances imprévues obligèrent à renvoyer la chose aux lundi, mardi et mercredi suivants. Nos bons Coopérateurs, presque tous Européens, ne manquèrent pas pour cela d'accourir en grand nombre aux offices solennels célébrés en l'honneur de Saint Joseph. Ils nous édifièrent par leur empressement à s'approcher de la sainte Table et à venir assister avec beaucoup de recueillement à la grand'Messe chantée en musique par nos enfants ; même affluence le soir et même recueillement aux vêpres et à la bénédiction solennelle du T.-S. Sacrement, donnée pontificalement par monseigneur Cagliero.

Dans ses courtes heures de liberté, Monseigneur, accompagné par le directeur du Collège et quelques professeurs, alla visiter divers *Ranchos* ou habitations des familles européennes aux alentours de St. Nicolas. Nous aurions pu, dans ces courts moments, nous croire transportés de nouveau sur notre terre d'Europe, soit à raison du mode de culture, soit surtout à raison de la grande instruction religieuse et de la profonde piété que nous trouvions chez ces bons cultivateurs. C'était pour nous un émouvant et attendrissant spectacle que celui de Monseigneur entouré d'une troupe nombreuse de petits enfants, empressés autour de lui, vifs et joyeux, mais pleins de respect, d'affection et de reconnaissance.

Je me rappelais ce *pastor bonus*, si grandiose et cependant si tendre, de notre cher maître Dogliani. Surtout le passage, si remarquable, où la musique prend comme une voix suppliante pour traduire et accompagner ces paroles : *Ora pro nobis Dominum*, priez, oh ! priez le Seigneur pour nous.

Sa Grandeur alla visiter le pensionnat des excellentes Sœurs de la Miséricorde, dont les premières partirent en 1875 avec nos premiers missionnaires pour cette plage américaine. Ces mêmes Sœurs dirigent le magnifique hôpital de cette ville. Monseigneur, après avoir célébré le saint sacrifice dans la chapelle de l'hôpital, fit avec l'aumônier la visite des salles ; il sut trouver pour chacun des malades une parole de consolation et d'encouragement.

Nous fûmes aussi très touchés du spectacle auquel il nous fut donné d'assister en accompagnant Sa Grandeur dans la visite par lui faite à l'Orphelinat. Nous étions conduits par monseigneur Ceccarelli, qui s'est montré toujours d'une exquise affabilité et n'a pas, pour ainsi dire, quitté Monseigneur pendant tout notre séjour dans sa paroisse. Nous trouvâmes sans doute la sainte pauvreté dans cette maison ; mais, avec elle, la plus exquise propreté jointe à l'ordre le plus parfait. Une centaine de jeunes filles saluèrent Monseigneur par des chants expressifs et d'une douce mélodie, elles récitèrent quelques compliments, compliments dictés par le cœur, puis se prosternant, elles reçurent dans un maintien des plus

édifiants la bénédiction pastorale après avoir écouté quelques brèves, mais brillantes paroles destinées à embrâser de plus en plus leurs jeunes cœurs du saint amour de la prière et de la fréquente communion.

Je ne puis passer sous silence la belle et vaste église paroissiale, presque entièrement reconstruite en quelques années par les soins de monseigneur Ceccarelli. Nous admirions le cachet grandiose des autels, la richesse des ornements, la beauté de tout l'ensemble. Cette église serait très-remarquable, même à Buenos-Ayres, elle ne serait pas déplacée dans l'une de nos capitales d'Europe.

Le triduum de prédications put enfin commencer. Les Coopérateurs salésiens à S. Nicolas sont relativement nombreux, et se recommandent par leur piété. Cependant, faute d'avoir pu les prévenir assez longtemps à l'avance, eu égard aux distances considérables auxquelles ils habitent pour la plupart; par suite aussi de l'exiguïté bien connue de la chapelle de notre Collège et aussi de l'heure très-matinal et très tardive le soir fixée, selon l'usage, pour les instructions; nous avons tout lieu de craindre que les exercices de la mission fussent assez peu suivis. Grâce à Dieu nos appréhensions ne se sont point réalisées. Nous devons remercier le Seigneur et nous réjouir en Lui du très-nombreux concours des fidèles et des fruits abondants qu'ils ont retirés de ces exercices spirituels. Nos cœurs étaient profondément émus lorsque, dès le matin, bien avant l'aurore, nous voyions arriver, soit à cheval, soit sur des charriots ou des voitures, ces excellentes familles, avides d'entendre tomber des lèvres du ministre de Dieu la parole de vie, source de consolation, de courage et de force, au milieu des tribulations de cette misérable terre. Puis, le cœur satisfait, chacun s'en retournait à son habitation pour donner toute la journée aux travaux des champs; le soir nous avions encore sous les yeux le magnifique spectacle du matin.

D. Costamagna faisait les méditations en langue castillane, le matin, à six heures et demie, après la sainte Messe, parcequ'il s'y trouvait beaucoup d'habitants de la campagne. Le soir, vers sept heures, Monseigneur donnait lui-même les instructions, en langue italienne, parce que l'auditoire n'était alors composé que d'Italiens.

Dans ces instructions il n'était pas possible de s'étendre longuement sur les vertus chrétiennes. Monseigneur, avec la clarté si remarquable de sa parole, développa la nécessité de la foi, le prix de ce don surnaturel et les qualités que doit avoir la foi du Chrétien pour le rendre vraiment digne de ce nom. Dans l'ardeur de son zèle, il parlait une heure entière, et parfois dépassait ce terme qu'il s'était lui-même fixé. Cependant, tous les auditeurs restaient suspendus à ses lèvres avec l'attention la plus exemplaire. On lisait sur leurs visages la soif insatiable de la parole de Dieu, ce véritable et reconfortant breuvage de nos âmes épuisées et altérées par les fatigues trop réelles et les trompeuses joies de cette vie. Avec d'aussi bonnes dispositions, il n'est pas étonnant qu'une retraite cependant si courte ait produit des fruits si consolants.

Toute la journée du mardi et la matinée du mercredi, avant et après la Messe de Communion générale, Monseigneur, D. Costamagna et trois autres confesseurs ne cessèrent d'entendre les pénitents. La Communion fut un spectacle des plus attendrissants. Nous ne saurions trop remercier le Seigneur, Notre Dame Auxiliatrice et St. Joseph de nous avoir conduits à St. Nicolas, pour y jouir de la vue d'un aussi magnifique témoignage de la foi de nos Coopérateurs salésiens.

Ces excellents Coopérateurs, pour nous marquer la joie de leur âme, pour témoigner à Notre Seigneur leur reconnaissance, leur estime et leur affection pour tous les Salésiens, comme aussi pour fêter la profession religieuse d'un de leurs parents, entré ce jour même dans notre pieuse Société, voulurent organiser un splendide banquet. Le réfectoire, très-spacieux cependant, n'aurait pu contenir les enfants et tous les invités. En conséquence, on résolut d'accorder aux enfants un jour de congé pour une promenade à cheval. Cette décision, comme bien vous pensez, fut accueillie par tous avec des cris de joie enthousiastes.

Au banquet, la table d'honneur réunissait autour de monseigneur Cagliero l'excellent monseigneur Ceccarelli, curé de St. Nicolas, et une trentaine des principaux colons de cette ville, tous Coopérateurs salésiens et nos insignes Bien-faiteurs, appartenant aux diverses familles de Montaldo.

Au dessert, un ancien élève du Collège de S. Carlos, aspirant à la Société salésienne, se leva pour lire à Monseigneur, en son nom comme au nom de tous les assistants, presque tous ses parents, un remarquable discours dont nous reproduisons ici les principaux passages, affaiblis sans doute par l'infidélité de nos souvenirs et la nécessité d'une traduction:

« Monseigneur, mes très-révérands Pères,

» Les Coopérateurs salésiens de St. Nicolas désiraient en cette circonstance vous adresser quelques paroles pour vous exprimer les pensées et les sentiments qui remplissent leurs cœurs. Plus habitués à manier les instruments du jardinage et de l'agriculture qu'à se servir de la plume, ils m'ont choisi pour le difficile honneur de vous adresser un discours. Un discours, ce mot un peu prétentieux dépasse ma pensée; je n'ai d'autre intention que celle d'être leur fidèle interprète et de vous dire, ni plus ni moins, ce que tous ici voudraient pouvoir eux-mêmes vous exprimer. Oui, Monseigneur, l'allégresse des Coopérateurs salésiens est grande dans ce moment; elle l'est d'autant plus que les motifs dont elle dérive sont eux mêmes plus grands.

» Et d'abord, ne célébrons-nous pas aujourd'hui la sainte résolution de l'un de nos parents, d'un frère bien-aimé, qui vient de nous quitter et de renoncer au monde pour entrer courageusement dans les rangs de la Société salésienne. Déjà son sacrifice est accompli, il appartient à cette Société dans laquelle désormais, avec l'obéissance pour épouse, sans autre richesse que la croix de notre bien-aimé Rédempteur, il sera, pour toujours, tout à Dieu sur la terre, afin d'avoir

un jour droit à tous les trésors du ciel. Oui, cher Louis, ta sainte et noble résolution te rend à nos yeux bien digne d'admiration; tous, nous te félicitons hautement. Nous te remercions aussi, parce que ton exemple nous excite à servir fidèlement le Seigneur, chacun dans l'état où sa main divine nous a placés; parce que tu nous consoles, à la pensée que tu ne nous oublieras jamais et que, servant Dieu beaucoup mieux que nous ne savons le faire, tes prières seront plus efficaces pour nous, tes parents et tes amis. Adieu donc, cher Louis, adieu et de nouveau merci. Adieu pour demeurer toujours fidèlement unis en Lui sur la terre, afin de nous retrouver aussi tous réunis en Lui dans le ciel.

» L'heureuse circonstance qui nous rassemble aujourd'hui pour partager le pain et le vin avec le premier Evêque missionnaire salésien, est pour nous un motif plus grand encore de nous réjouir et de bénir le Seigneur qui nous favorise à ce point.

Nous avons aussi, Monseigneur, à payer une dette, et nous voulons accomplir aujourd'hui notre devoir, en partie du moins. Si les dettes du cœur ne pèsent pas à porter, il n'en est pas moins certain que toute occasion favorable pour remercier d'un bienfait, sera toujours bien chère et bien précieuse à l'âme reconnaissante. Or, nous tous, Coopérateurs salésiens de St. Nicolas, nous sommes les débiteurs de Votre Grandeur, tout spécialement et aussi de tous les Pères salésiens en général.

» Ce n'est point de l'or que nous vous devons; les Salésiens sont loin d'être riches de pareils trésors; en revanche, ils en possèdent d'autres mille fois plus précieux, les trésors de la charité, du zèle et des bonnes œuvres. Ces trésors, dépensés à notre profit, nous ont rendus vos débiteurs, depuis l'heureux jour où, pour la première fois, il y a dix ans, vous êtes venus vous établir à St. Nicolas.

» Oui, Monseigneur, les Salésiens sont nos meilleurs amis, ils sont nos conseillers et les pères bien-aimés de nos âmes. Malades, ils s'empressent à notre chevet; ignorants, ils nous instruisent par la prédication continuelle, et de la parole et de l'exemple; pénitents, nous les trouvons, à toute heure du jour, prêts à nous entendre au saint tribunal. Notre âme catholique goûte dans la chapelle du Collège la splendeur des offices divins, les exercices de la piété, les chants suaves et mélodieux. Ces harmonies de notre sainte religion nous donnent ici-bas comme un avant-goût du ciel, et nous font oublier notre qualité d'exilés et toutes les commodités que l'Europe aurait pu nous offrir. Oh! oui, nous tous, Européens établis à St. Nicolas, nous sommes grandement privilégiés. Tandis qu'un nombre si considérable de nos compatriotes demeurent encore presque entièrement privés des secours les plus indispensables au salut d'une âme chrétienne, nous, ici, grâce aux Salésiens, nous vivons dans l'abondance de tous les biens spirituels; les meilleurs conseils nous sont prodigués pour la direction de notre conduite, et notre cœur s'enivre des beautés du culte catholique, dans les

solemnités de notre sainte religion. Si la bénédiction de Dieu répond à nos fatigues et récompense nos sueurs, nous le devons certainement à l'accomplissement, faible sans doute et bien imparfait, mais joyeux et volontaire, en toutes nos actions, de sa divine loi, de cette loi suprême que les enfants de D. Bosco nous apprennent à craindre, respecter, aimer observer et faire connaître autour de nous.

» Tous ces bienfaits que les Salésiens nous ont apportés, nous les connaissons, Monseigneur, et nous les sentons profondément. Plût à Dieu qu'il nous fût possible de reconnaître autant que nous en avons le désir, et de récompenser en quelque sorte votre charité, votre tout apostolique générosité! Un jour viendra peut-être. Ah! puisse-t-il arriver bientôt cet heureux jour! auquel nous sera donné de vous prouver par des faits notre reconnaissance. Pour aujourd'hui, nous nous réjouissons, dans toute l'allégresse de nos cœurs, de ce que le premier prêtre salésien qui vint nous visiter et nous catéchiser en cette ville se trouve enfin au milieu de nous, et qu'il nous soit donné de le voir élevé maintenant à la sublime dignité de l'Épiscopat.

» Dieu connaît les hommes, il sait choisir lui-même ses apôtres. Pour nous, fiers de notre titre de Coopérateurs salésiens, nous remercions aujourd'hui du fond du cœur ce Dieu d'amour d'avoir daigné lui-même acquitter notre dette et récompenser dignement les mérites de la Société Salésienne en général et de Votre Grandeur en particulier. Nous remercions aussi cette Divine Bonté pour l'honneur qui nous est fait, dans votre personne, en notre qualité de Coopérateurs salésiens. Nous vous prions, Monseigneur, nous prions tous les révérends Pères salésiens de daigner accepter la sincère expression de notre reconnaissance et de notre profonde affection; nous promettons, pour satisfaire à la fois l'une et l'autre, de nous efforcer toujours de mériter le nom de vos Coopérateurs, afin d'obtenir ainsi le bonheur d'accompagner un jour au ciel ceux qui, sur cette terre, sont nos meilleurs amis. »

Ces paroles, dites avec beaucoup de sentiment et d'expression par l'excellent jeune homme, furent couvertes par des applaudissements unanimes et redoublés. Monseigneur Ceccarelli prit ensuite la parole; il ne savait, nous dit-il, ce qu'il devait d'abord célébrer; ou la dignité épiscopale conférée au fils de cet admirable vieillard de Turin, fondateur d'une si belle, utile et providentielle Société, Société dont ce fils lui-même était venu dix ans auparavant leur apporter les bienfaits; ou bien leur jeune compatriote, ce cher Louis, qui, le premier de cette ville, venait d'entrer dans cette même Société salésienne et d'ouvrir ainsi la voie à bien des imitateurs, en donnant à ses parents et à ses amis la joie de pouvoir citer avec honneur le nom de l'un des leurs, marchant vaillamment sous l'étendard pacifique des Salésiens. Il terminait en unissant dans l'expression de ses souhaits, comme ils l'étaient aussi dans son cœur, les noms de D. Bosco, de monseigneur Cagliero, du nouveau Salésien et de tous ses pa-

rents. Un tonnerre d'applaudissements témoigna combien ces sentiments étaient aussi ceux de toute l'assistance.

Monseigneur Cagliero s'était levé; un profond silence s'établit aussitôt, et tous les regards demeurèrent attachés sur l'Évêque avec une indécible expression de respect, d'amour et de confiance filiale. Monseigneur remercia de la cordialité d'un accueil auquel tous avaient voulu participer. Il remercia les organisateurs de cette fête de famille et les orateurs éloquents, dont la parole n'avait écouté que les inspirations de leurs cœurs aimants et généreux.

Son émotion était bien grande, bien profonde à se voir encore entouré de ces chers amis qui l'aideront si puissamment il y a dix ans et par leurs conseils et par des secours matériels, pour l'établissement de cette maison, la première des maisons salésiennes fondées en Amérique.

L'un des honorables orateurs avait déjà fait ressortir une partie du bien spirituel qui en avait été le résultat immédiat, au bénéfice de la colonie européenne de St. Nicolas; de plus le Collège offrait à toutes les familles jalouses de la bonne éducation de leurs enfants, toutes facilités pour leur assurer une instruction convenable sans mettre leur âme en péril.

Monseigneur nous dit avoir les plus grandes espérances pour la prospérité de cette maison salésienne de St. Nicolas. Ces espérances étaient appuyées sur la bienveillance et la charité de nos chers Coopérateurs, dont le constant et énergique concours l'avait déjà conduite à d'aussi beaux résultats. Lui-même et tous les Salésiens, ses confrères, étaient prêts, et le seraient toujours, à s'employer avec tout l'empressement de leur zèle à tout ce qui pourrait être utile au salut des âmes de ces chers amis et dévoués auxiliaires. En terminant, il les invitait tous à rendre grâce au Seigneur et à Marie Auxiliatrice pour le bien accompli déjà et pour tout celui que l'on avait l'espoir d'y joindre encore à l'avenir, grâce à la Bénédiction céleste. De tout son cœur, en sa qualité d'Évêque, il allait les bénir lui-même au nom du Seigneur.

Après le banquet, tous les convives, le cœur rempli d'une joie d'autant plus vive et pure que ses sources étaient et plus nobles et plus saintes, s'empressèrent de visiter en détail tout le Collège, les cours et le vaste jardin si bien cultivé.

Nous devions repartir le soir même. Arrivés au port, nous y trouvâmes encore tous ces excellents Coopérateurs venus nous saluer une dernière fois. Quant à monseigneur Ceccarelli, il avait voulu prendre avec lui Monseigneur dans sa voiture et ne le quitta que lorsqu'il se fut embarqué sur le *Provedon*.

Le trente avril au matin, nous étions rendus à Campana et montions en wagon pour Buenos-Ayres.

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

COLLÈGE PIE IX

des arts et métiers, à S. Carlos de Almagro.

2 juin 1885.

TRÈS-CHER MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je sais combien vous êtes, toute la journée, surchargé d'occupations de tout genre et, de plus, dérangé presque à tous les instants. Cependant, je le sais, vous serez heureux de recevoir dans cette lettre des nouvelles et un salut cordial de monseigneur Cagliero. J'aurais bien des choses à vous apprendre, mais je les ai déjà mentionnées dans d'autres lettres, et ces lettres ne manqueront pas de vous être communiquées. Ce que je pourrais n'avoir pas encore fait connaître n'est qu'une série d'incidents tout à fait semblables à ceux que j'ai bien des fois déjà rapportés.

Je me bornerai donc à une relation sommaire du voyage de Monseigneur à la Plata. Je vous dirai les cérémonies auxquelles il a pris part, les travaux qu'il s'y est imposés et les consolations de tous genres qu'il lui a été donné d'y recevoir.

La Plata est une ville nouvelle. Son existence ne date guère que d'une année. Déjà, cependant, elle est entièrement construite et présente des palais magnifiques, de belles maisons, des rues très-larges et bien tracées qui, de tous côtés, aboutissent d'une part à la mer et de l'autre à la plaine. Les rues sont bordées de trottoirs et pavées à l'européenne. Le port ne tardera pas à être achevé; son importance sera très-considérable, il comptera parmi les premiers et formera la grandeur et la prospérité de cette capitale naissante de la province de Buenos-Ayres.

Le curé de la paroisse de St. Pontien, le très-révérénd dom Caranza, nous avait invités à venir quelques jours auprès de lui.

Monseigneur, dom Fagnano et moi, nous partîmes de la gare centrale le samedi 23 mai; trois heures après environ, à la tombée de la nuit, nous arrivions à la Plata. Nous fûmes très-surpris de l'aspect inattendu de cette ville, entièrement illuminée par un phare électrique très-élevé dominant la place principale.

Monsieur le curé, son vicaire et le sous-chef de gare nous saluèrent à l'arrivée; ils avaient avec eux un grand nombre de personnes dont nous n'avons fait connaissance que plus tard. Le sous-chef de gare dont je viens de parler est un excellent homme. Élevé par monsieur le curé, il continue à vivre avec lui depuis plusieurs années.

Après les compliments d'usage, ces messieurs nous conduisirent au presbytère, à quelques pas seulement de la gare.

Dom Caranza possède encore sa mère; en sachant cette femme, aussi vénérable par son âge que par sa sainteté et la distinction de ses manières, Monseigneur s'attendrit, sa pensée se reportait malgré lui sur celle qu'il venait de perdre peu de mois auparavant, mais il sut bien-

tôt se maîtriser et ramener le sourire sur ses lèvres, grâce aux pensées de foi et de piété devenues chez lui comme une seconde nature.

Le lendemain, jour de la Pentecôte et fête de Marie Auxiliatrice, fut une grande journée pour nous. Dès les premiers feux de l'aurore, l'église se remplit de fidèles. C'étaient plusieurs centaines de colons européens accourus pour sanctifier la fête, et satisfait au commandement de la Sainte Eglise.

Un très-grand nombre s'approchèrent des sacrements ; nous n'étions pas moins de quatre prêtres occupés à entendre les confessions ; Monseigneur, dom Pagnano, monsieur le Vicaire et moi. Les communions furent très-nombreuses à chaque Messe. Après avoir célébré le saint sacrifice, Monseigneur ne put retenir l'expression des sentiments de joie spirituelle, d'admiration et de pieuse émotion, dont ce magnifique spectacle de foi et de religion, en des pays si lointains, avait inondé son cœur de père et d'apôtre. Il répandit son âme en des paroles toutes de feu qui pénétrèrent profondément dans cet auditoire bien préparé.

Il remercia les fidèles, presque tous ses compatriotes ; il les félicita du bel exemple qu'ils donnaient en ce moment et de l'honneur qu'ils savaient, eux du moins, conserver en Amérique au titre d'Européens ; contrairement à cette foule, hélas par trop nombreuse, qui ne cesse d'apporter sur cette terre nouvelle, avec la fange de ses vices, le déshonneur de sa patrie et l'opprobre de notre sainte religion.

Il exhortait vivement à la persévérance, promettant que le Seigneur ne les abandonnerait certainement pas, s'ils lui demeuraient fidèles ; le Seigneur saurait faire prospérer leurs affaires et récompenser largement leur piété par toutes sortes de bénédictions spirituelles et temporelles.

Ces paroles avaient jailli du plus profond du cœur si ardent de l'Évêque, aussi l'émotion produite était telle que, la Messe terminée, les assistants ne surent pas s'éloigner de l'église et restèrent au dehors, attendant le passage de Monseigneur, lequel, averti du désir de ces braves gens, sortit alors sur la place qui s'étend tout autour de l'église, et vint se placer au milieu de ses chers Italiens.

Il nous fut alors donné de voir se renouveler, mais sur des proportions bien plus grandes, une de ces scènes attendrissantes que nous avons si souvent contemplées lorsque notre bien-aimé Dom Bosco pouvait encore se rendre de temps en temps au milieu de ses chers enfants de l'Oratoire. Tous ces braves travailleurs entouraient Monseigneur, ils se pressaient autour de lui ; les plus éloignés cherchaient à le voir, d'autres s'efforçaient d'arriver jusqu'à lui pour baiser l'anneau pastoral, tous désiraient entendre sa voix ; plusieurs voulaient lui parler en particulier pour demander un éclaircissement ou quelque conseil. Il nous semblait voir le divin Rédempteur au milieu des foules qui suivaient ses pas à travers les cités et bourgades de la Palestine. Ce spectacle était ravissant ; et cependant, par un effet dont je n'ai su me rendre

compte, l'âme se trouvait comme étreinte sous le poids de je ne sais quel sentiment mélancolique qui vous eût arraché les larmes.

Vers les dix heures et demie l'église se remplit de nouveau. Presque toute l'assistance était formée encore par des hommes. Non contents d'une seule Messe en un pareil jour, ils voulaient rassasier leur piété en assistant avec dévotion à la Messe solennelle chantée par leur digne curé avec assistance pontificale de Monseigneur. Le nombre des fidèles réunis dans cette église, leur dévotion, leur maintien nous frappaient tous d'admiration. Il eût été difficile, même à Turin, d'assister à un spectacle plus imposant.

Le soir, il nous fut encore donné de jouir d'une touchante manifestation aux vêpres solennelles.

C'était la première fois que l'on chantait les vêpres dans cette église. Nos braves amis, plus d'une heure à l'avance, avaient rempli le lieu saint, afin de s'assurer une place d'où il leur fût plus facile d'entendre la parole ardente de Monseigneur et de le contempler à leur aise.

Lorsque, à l'autel, le prêtre entonna le *Deus in adiutorium*, il y eut une sorte de frémissement dans l'assistance. Ces chers ouvriers se croyaient reportés au temps de leur jeunesse dans leur pays natal ; ils cherchaient dans leur mémoire des réminiscences imparfaites et, de temps en temps, pour donner une issue au trop plein de leur cœur, ils unissaient leurs voix à celles des chœurs et harmonisaient de leur mieux quelque verset de tel ou tel psaume resté mieux gravé dans leur mémoire. Oh ! que de bien l'on pourrait faire en établissant ici une chapelle italienne !

Monseigneur parla brièvement de la descente de l'Esprit Saint sur les Apôtres réunis dans le Cénacle ; il développa fort bien cette pensée que pour nous, Chrétiens, le Cénacle ce sont nos églises. C'est là qu'il nous faut nous réunir, le plus souvent possible, pour recevoir les dons de l'Esprit Saint, nous approcher du sacrement de la Pénitence, nourrir nos âmes du pain de la vie éternelle.

Cette sainte journée se termina par la bénédiction du Très-Saint Sacrement donnée pontificalement, selon notre rite Romain, par Monseigneur, toujours infatigable lorsqu'il s'agit du bien des âmes.

Le lendemain, lundi 25 mai, était la fête solennelle de la liberté de la patrie ; fête tout à la fois civile et religieuse ; quelque chose de semblable à la fête de la Constitution qui se célébrait en Italie il y a quelques années.

La population ouvrière sut mettre à profit ce jour de liberté pour accourir nombreuse à la paroisse dès les premières heures du jour. Chacun se fit un devoir de se délivrer par le sacrement de Pénitence des chaînes infernales de l'ennemi des âmes, et de se rendre formidable à lui par la sainte Communion. Nous aurions pu nous croire ramenés aux premiers temps du christianisme en voyant, en aussi grand nombre, des adolescents, des pères de famille accompagnés par leurs fils déjà grands, des vieillards à cheveux blancs, entourer à l'envi la Table Sacrée, pour se rassasier

avec une sainte avidité des chairs immaculées du divin Agneau.

Les Messes durent cesser à neuf heures, parce qu'il fallait préparer la décoration de l'église pour le chant solennel du *Te Deum*, à une heure de l'après midi.

Le flot des fidèles ne cessa cependant de se porter à l'église, tant qu'il fut possible de la laisser ouverte. Lorsqu'ensuite les portes durent être fermées, ces hommes de foi s'arrêtèrent sur l'esplanade devant la porte de l'église, afin de prier encore et de payer leur tribut d'honneur et de reconnaissance à celui qui pénètre et sait scruter jusqu'aux plus intimes profondeurs de l'âme, sans que les portes et les murs puissent être un obstacle à sa divine présence.

A l'heure indiquée, les portes s'ouvrirent de nouveau; puis, après un très-beau discours de circonstance prononcé par un jeune sous-diacre argentin, le *Te Deum* solennel fut chanté par monseigneur Cagliero, assisté par monsieur le Curé et par tous les prêtres présents. Monsieur le Gouverneur, tous les ministres et toutes les autorités civiles et militaires assistaient en grand uniforme à la cérémonie.

De retour au presbytère, nous nous occupâmes des préparatifs rapides à faire en vue de notre retour à Buenos-Ayres.

Monseigneur avait eu le temps de faire à la Plata d'importantes visites. Monsieur le Gouverneur, le ministre du gouvernement et tous les autres ministres l'ont reçu tour-à-tour et se sont montrés envers lui de la plus grande affabilité; il ont même insisté pour qu'il voulût bien accepter un terrain et une subvention pour fonder en cette capitale une maison salésienne.

Monsieur Mayer, directeur des finances, venu au presbytère pour rendre sa visite à Monseigneur, eut l'obligeance de mettre à notre disposition un compartiment de première classe et voulut, lui-même, nous accompagner jusqu'à Buenos-Ayres.

Monsieur Palma, notre ancien ami, le compagnon de voyage de Monseigneur, lorsqu'il se rendit sur les territoires d'*Entre-Rios* à la colonie *Libertad*, vint lui serrer la main et raffermir encore leur vieille amitié.

Que vous dirai-je de l'excellent curé, don Caranza? Le cœur rempli de joie et de satisfaction; tout triomphant de la beauté des cérémonies et du bien spirituel fait pendant ces deux jours, il voulait arracher à Monseigneur la promesse de revenir pour la fête de Notre-Dame du Carmel. Monseigneur dut céder à son aimable instance et mettre ainsi le comble au bonheur de cette âme si noble et si zélée.

A la nuit tombante nous rentrions à Almagro, brisés de fatigue, et Monseigneur plus que tout autre; mais le cœur si rempli de douceur et de paix, que nous nous sentions tout disposés à courir au devant de nouveaux travaux pour le bien de ces pauvres âmes. Daignent le Seigneur et Marie Auxiliatrice faire que ce soit au plus tôt, et nous chanterons de tout notre cœur leurs louanges dans la nouvelle cité capitale de la Plata.

Présentez nos respects à notre Père bien-aimé

Dom Bosco, dites-lui qu'il ne cesse point d'être l'objet de nos conversations et de nos prières.

Je me suis par trop étendu.... pardonnez-moi, et.... attendez pis encore de votre

Très-affectueux en Jésus-Christ

ANTOINE RICCARDI.

GRÂCES DE MARIE AUXILIATRICE.

On nous écrit de Marseille :

Nous devons à notre reconnaissance envers Marie Auxiliatrice de faire connaître, dans l'intérêt des familles chrétiennes, un genre de grâces plus spéciales qu'Elle se plaît à obtenir de son divin Fils en faveur de ses fidèles serviteurs.

Dans plusieurs pensionnats, un certain nombre de jeunes filles, sur le point de prendre leurs brevets ont voulu mettre leurs examens sous la protection de Marie Auxiliatrice.

Les brevets si désirés ont été très-honorablement obtenus et, aussitôt, ces pieuses enfants de Marie se sont empressées de témoigner leur reconnaissance à leur Protectrice, par une aumône faite en son honneur à ces enfants qu'elle a recueillis et qu'elle abrite sous son manteau maternel.

D'autres fois ce sont des jeunes gens qui s'adressent à Marie et demandent les prières de ses petits protégés. Ils vont subir l'épreuve, redoutable pour eux, du baccalauréat, et, pour s'assurer un succès si important à leur avenir, ils recourent à la bonne Mère et lui confient leurs intérêts.

La bonne Mère est toujours prompte à voler au secours de ceux qui l'invoquent, et c'est avec bonheur que nous avons appris que les prières de ces braves jeunes gens venaient d'être exaucées.

Citons un exemple entre tous.

Dimanche, 30 août, on célébrait à l'Oratoire St. Léon une Messe d'action de grâces.

Une famille entière assistait à cette Messe avec une dévotion toute spéciale et y faisait la sainte Communion. C'est la famille Pinatel de Marseille, qui venait remercier Marie Auxiliatrice et lui faire hommage du succès de l'ainé de ses enfants. Ce jeune homme avait été reçu bachelier avec la mention Bien. Il avait travaillé, sans doute; car il savait que pour mériter d'être aidé par Dieu il faut d'abord s'aider soi-même et faire de son mieux; mais il savait aussi que la bénédiction de Dieu féconde le travail et dispose toutes choses pour en assurer le succès. Le brave jeune homme reconnaissait donc devoir à la protection de Marie l'heureuse issue de son examen et la joie de toute sa famille.

Que ces exemples soient suivis et les familles chrétiennes seront consolées, car Marie ne cesse

jamais de répondre à la confiance de ses serviteurs.

L'importance de son intercession pour le succès d'un examen est chose connue de longue date dans les écoles chrétiennes. Nous nous rappelons avoir lu nous même, sur un vieux *Corpus juris* de la Bibliothèque Sainte Geneviève, à Paris, ce petit dialogue, si laconiquement expressif, tracé sur la garde du vieil in quarto par la main reconnaissante de quelque étudiant, peu dévot sans doute d'abord, mais converti par l'heureuse expérience des bontés de Marie: « *Quid in examine potius? — Maria — O!!! — Experire! — Expertus sum. — Qu'y a-t-il de plus important pour le succès d'un examen? — Marie — Oh!!! — fais-en l'expérience. — J'ai fait cette expérience. —* » — Suivait une signature que notre mémoire n'a pas su conserver. Quel *ex-voto* touchant dans sa naïve simplicité!

DE BUENOS-AYRES À BAHIA BLANCA.

Port de Bahia Blanca, 6 juillet 1885.

TRÈS-CHER D. LAZZERO,

Je m'empresse de profiter du court séjour d'environ un jour et demi, que notre paquebot *Pomona* fait dans cette baie vraiment merveilleuse, pour vous donner, comme de coutume, quelques nouvelles de monseigneur Cagliero et de ses compagnons de voyage.

Nous partîmes de Buenos-Ayres le 2 juillet, vers 4 heures après-midi. Il faisait une journée pluvieuse et point du tout séduisante pour nous, qui devions prendre la haute mer avec le vent, la pluie et le froid. Mais le Seigneur jeta sur nous un regard favorable et, au moment précis où le *Pomona* sortait du port, il fit briller au ciel un beau rayon de soleil; la pluie cessa, le vent se calma et le cœur des passagers en fut tout reconforté. Le temps se maintint très-beau jusqu'à minuit, et le Rio de la Plata fut calme. Mais à peine entrés dans l'Océan, le vent souffla avec une telle violence, qu'il souleva une rude tempête, laquelle nous contraignit d'aller nous blottir dans nos cabines, sous peine de.... payer un fort tribut aux flots amers. J'en fis personnellement la triste expérience, car, ayant voulu faire le brave, je m'aventurai dehors enveloppé dans une couverture, vers 8 heures du matin, mais au bout de quelques minutes j'éprouvai d'étranges révolutions dans le corps et certains symptômes... qui m'obligèrent à une retraite prudente. Toute la journée du 3 nous la passâmes au lit, nous aussi bien que les quelques autres passagers. On ne vit personne à table ni sur le pont, à l'exception de l'équipage.

Pendant la nuit du 3 au 4, le temps se radoucit et au matin la mer était tranquille, de sorte que tous, sans nous être donné le mot, nous nous

trouvâmes de très-bon matin sur le pont à nous donner du *buenos dias*, señor. Toutefois il ne nous fut donné que pour quelques heures seulement de jouir de ce grandiose spectacle de l'Océan, car le temps redevint pluvieux et humide outre mesure. Vers le soir, nous commençâmes à apercevoir dans un horizon bien lointain les terres de Bahia; mais le ciel se rassombrit, la pluie tomba, le vent recommença à souffler et nous.. à nous mettre au lit.

Cette nuit fut pénible, non pas que nous eussions à souffrir, mais le vapeur était obligé de s'arrêter toutes les demi-heures. Cette partie de la mer est très-peu connue et fort peu sondée; on rencontre de distance en distance des rochers à fleur d'eau et des bancs de sable. On était donc obligé de sonder continuellement, de consulter les cartes, la boussole... et les étoiles qui ne se laissaient pas voir.

Hier, vers 7 heures du matin, le vent se déchaîna avec furie, accompagné d'une pluie pénétrante, d'un froid glacial, mais ce fut là notre dernière épreuve. A 8 heures le soleil brilla et un spectacle incomparable se présenta à nos yeux. Bahia Blanca! (En espagnol, la baie blanche). Figurez-vous le golfe de Gênes avec le double de largeur, et fermé tout à l'entour comme par un large môle. Nous entrâmes dans le chenal, étroit comme le port de Marseille, et pour arriver à l'endroit le plus près de terre, nous navigâmes à toute vapeur depuis 9 heures du matin jusqu'à 2 heures après-midi.

Quel spectacle imposant s'était sous nos yeux! Le temps était devenu calme et serein, le soleil répandait ses splendides et tièdes rayons, nous nous écriâmes tous, pleins d'admiration: Quelle baie! quelle magnifique baie! Plus belle que le port de Rio Janeiro, elle pourrait contenir dans son enceinte toutes les villes de la Ligurie de Gênes à Vintimille, et, si ses eaux avaient plus de profondeur, elle pourrait renfermer toutes les flottes de l'ancien et du nouveau monde, sans qu'elles fussent aucunement gênées.

Aujourd'hui nous avons assisté déjà deux fois à l'imposant spectacle de la marée haute et basse. Nous nous sommes trouvés sur le *Pomona* resserrés entre deux terres, comme sur un petit lac de quelques mètres; et cinq ou six heures plus tard, nous étions au milieu d'une mer sans rivages! En contemplant les eaux dans leur retraite et lorsqu'elles viennent de nouveau baigner le rivage, il me semblait pouvoir comparer ce spectacle à celui dont on jouit lorsqu'on vide le bassin de la Spezia, et qu'on le remplit pour recevoir les navires qui vont s'y faire réparer. Avec le temps, il y aura là certainement un port des plus importants et ces rivages compteront des millions d'habitants. Aujourd'hui il n'y a qu'une ville en construction, comptant trois ou quatre mille âmes, et ils ont déjà établi un tronçon de chemin de fer de ce port à la ville qui est située à une demi-heure de chemin environ, à cause des hautes marées. Il y existe une petite église paroissiale avec un seul prêtre qui en est le curé. La population est composée d'un mélange d'Italiens, spé-

cialément de Génois et Liguriens, de Méridionaux, d'indigènes argentins, d'Anglais et d'Allemands.

Monseigneur, accompagné de D. Milanésio, est descendu il y a une heure pour aller voir monsieur le curé, et examiner s'il n'y aurait pas lieu d'établir là une station pour les Salésiens. On va à Buenos-Ayres en 24 heures, par un chemin de fer déjà en exploitation. Pour aller à Patagones il faut deux jours de voiture, ou 18 à 20 heures de bateau à vapeur par mer. Ce serait un lieu très-convenable, où nous pourrions faire du bien à ces pauvres populations et à celles qui viendront bientôt d'Europe. Nous pourrions aussi nous y reposer des voyages de la Patagonie. Le commerce y est encore peu actif, il n'y vient qu'un seul bateau à vapeur de Buenos-Ayres tous les quinze jours; il y fait tout le trafic. La population vit comme dans le reste de l'Amérique de peu de pain et de beaucoup de viande.

Demain vers 3 heures du soir, nous léverons l'ancre pour sortir de la baie et nous diriger vers l'embouchure du Rio Negro. Là se trouve le dernier péril: la *Barre*. On appelle ainsi un banc de sable qui se forme de temps en temps et empêche l'entrée du Rio. Il demeure généralement un ou deux jours; cependant il arrive quelquefois, et le cas n'est pas rare, que les navires de dimensions un peu grandes doivent attendre dix ou quinze jours le moment favorable pour pouvoir passer outre. Ce serait un malheur s'il nous en arrivait autant! Mais de la *Barre* à Carmen il n'y a que 6 à 7 lieues, et nous avons déjà résolu, dans le cas où nous serions empêchés d'entrer dans le Rio, de descendre à terre sur une barque, de louer des chevaux et d'aller ainsi à Carmen. Enfin, nous verrons.

Que le Seigneur continue à nous assister et que Marie Auxiliatrice nous accorde toujours le secours de sa protection, comme Elle a fait jusqu'à présent. Saluez Dom Bosco de la part de Monseigneur et de la nôtre, en lui offrant, comme vous savez le faire, le tribut de notre vive affection. Recommandez-nous aussi aux prières des jeunes artisans et étudiants; je voudrais que ces derniers, jetant de temps en temps un coup d'œil sur la carte de ces terres de Bahia et de la Patagonie, adressassent aux cœurs de Jésus et de Marie une fervente prière pour nous, qui nous efforçons de faire un peu de bien à tant d'autres pauvres enfants moins heureux qu'eux.

Je termine ma lettre afin de pouvoir la mettre à la poste. Priez pour moi.

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

DE BAHIA BLANCA À PATAGONES.

Carmen de Patagones, 10 juillet 1885.

TRÈS-CHER D. RUA,

Comme je l'ai écrit à dom Lazzero, nous arrivâmes à Bahia Blanca le dimanche 5 juillet, vers 10 heures, par un temps magnifique.

Pendant que Monseigneur avec dom Milanésio était descendu à terre pour rendre visite à M. le curé, je profitai de ce moment pour mettre mon journal en ordre.

La nuit du lundi au mardi fut encore calme, mais au matin un vent violent se mit à souffler, et nous craignons pour nos deux voyageurs, restés à terre pour pouvoir célébrer la sainte Messe. Enfin, vers 9 heures, nous les aperçûmes, à l'aide de la lorgnette, monter sur la petite barque à voiles, et 15 minutes plus tard ils étaient à bord. A 10 heures le *Pomona* ayant levé l'ancre, fit entendre son sifflet et commença à sortir de la baie.

Imaginez-vous l'étendue de cette merveilleuse baie: en marchant à toute vapeur, il nous fallut quatre heures pour arriver à l'embouchure. Et notez que Bahia Blanca ne se trouve guère qu'à moitié de cette baie. La violence du vent allait toujours *crescendo*, et quand nous nous trouvâmes en pleine mer, n'étant plus à l'abri des côtes, notre pauvre navire se livra à une danse enragée!

Je me souviens qu'en lisant les descriptions d'une tempête en mer, lorsque j'étais étudiant, j'éprouvais souvent une forte envie de rire, en me représentant par la pensée un navire, tantôt soulevé par les ondes furieuses presque jusqu'aux étoiles, tantôt précipité au fond des abîmes....; mais je vous avoue que pendant cette soirée et cette nuit, j'étais convaincu de la réalité des descriptions, et n'avais pas du tout envie de rire. Il semblait que plus nous approchions du lieu désiré de nos travaux, plus le démon nous disputait le passage, en nous livrant des assauts de plus en plus terribles. N'ayant rien de mieux à faire, nous nous remîmes entre les mains de Dieu et sous la protection de Marie Auxiliatrice; puis... nous gagnâmes tous nos lits. Mais au lieu de repos et de soulagement, nous n'y trouvâmes que de nouvelles fatigues et de nouveaux travaux. Il fallait se tenir avec les mains et les pieds pour n'être pas précipité hors du lit; en outre l'estomac remué continuellement dans tous les sens était soumis à de rudes épreuves.

Toute la nuit, et elle fut longue pour nous, depuis 2 heures après-midi du 7 jusqu'au lendemain matin à 7 heures, nous la passâmes dans cet état. Toutefois la pensée de trouver le passage libre pour entrer dans le Rio Negro nous ranimait un peu. Aussi à 7 heures et demie du mercredi 8, tous les passagers se tenaient sur le pont enveloppés dans leurs couvertures, les regards fixés à terre vers la terrible *Barre*.

Ce n'est qu'à mer calme, à marée haute et quand le vent pousse vers la terre, que les pilotes de la côte permettent l'entrée. Nous arrivâmes en face de la barre vers 8 heures du matin, la marée était au plein, mais aux signaux faits par le *Pomona*, il fut répondu par les pilotes à terre: « Nous voyons le *Pomona*... on ne peut pas entrer. » Situation pénible! Etre pour ainsi dire à la porte de la maison et ne pouvoir entrer! Le *Pomona* jeta l'ancre encore une fois, et nous.... nous restâmes encore une bonne heure à contem-

pler la terre à travers le brouillard, le vent froid et... la mauvaise humeur.

Puis, ne nous sentant pas très-bien, nous recourûmes à notre seul confort, le lit : et bonne nuit ! Combien de temps nous faudrait-il rester là à l'ancre ? Quel temps allait-il faire ? Quand arriverons nous à Patagones ?... Telles étaient, comme vous pouvez vous l'imaginer, très-cher dom Rua, les demandes que chacun de nous adressait de temps en temps à un compagnon, et plus souvent à soi-même. Pourtant, grâce à Dieu, vers l'aurore du 9, le temps se calma un peu, la mer monta et, à la satisfaction générale, nous vîmes lever l'ancre, hisser les signaux, et le *Pomona* aller de l'avant, pendant que le petit bateau du pilote se détachait de terre pour venir diriger notre entrée. L'heure que nous employâmes à entrer dans le Río Negro fut une heure d'anxiété, partagée entre la crainte et l'espérance. Nous entrâmes cependant, et après avoir couru deux heures encore sur les ondes majestueuses, mais paisibles du Río, nous arrivâmes vis-à-vis de Carmen à droite et de Viedma à gauche.

Benedicamus Patrem et Filium cum S. Spiritu !

Tous les confrères de l'une et de l'autre maison étaient sur le rivage, ainsi que les jeunes gens de l'Oratoire naissant, musique en tête. A peine nous eurent-ils aperçus que les airs retentirent d'une des si belles marches de notre cher et vaillant maître De-Vecchi. D. Fagnano vint prendre Monseigneur à bord ; à peine eut-il posé les pieds à terre qu'un *Deo gratias*, mais de ceux qui sortent vraiment du fond du cœur, exprima à Dieu sa reconnaissance pour tant de faveurs signalées répandues sur ses humbles serviteurs, spécialement pendant ces six mois de 1885.

Nous entrâmes d'abord à l'église, et là, prosternés aux pieds de Jésus dans son Sacrement, nous répandîmes la plénitude des sentiments qui inondaient notre cœur. Nous tournâmes ensuite nos regards vers la Très-Sainte Vierge Marie, notre bonne Mère, notre espérance sur cette terre, notre aide dans les dangers, notre secours perpétuel : et après l'avoir remerciée pour nous mêmes, oh, comme nous la priâmes du fond du cœur pour notre cher père D. Bosco ! Nous implorâmes pour lui une bénédiction toute particulière, afin qu'il puisse jouir encore longtemps ici-bas du fruit de ses travaux et de ses sueurs, et augmenter de plus en plus le nombre des pierres précieuses de la couronne que tant d'années, dépensées uniquement pour la gloire de Dieu et de Marie et pour le salut des âmes, lui ont tressée pour l'éternité, pour vous, cher dom Rua, pour les membres du Chapitre supérieur et pour tous nos confrères.

Nous avons imploré, de ces terres de la Patagone, les meilleures bénédictions du Ciel sur nos chers jeunes-gens de l'Oratoire et de toutes les maisons salésiennes, sans oublier, dans ces moments passés devant Jésus dans son Sacrement et devant la Vierge Marie, nos Coopérateurs et Coopératrices et tous les bienfaiteurs de nos missions. *Retribuere dignare, Domine, omnibus bona facientibus propter nomen tuum vitam aeternam*, avons-

nous dit du fond de nos cœurs émus et reconnaissants *omnibus benefactoribus, nostris*, après une vie remplie de bonnes œuvres, la vie éternelle du Paradis.

Ayant ainsi payé cette première dette au Seigneur et à tous ceux qui nous sont chers, nous retournâmes dans notre pauvre, mais bien chère petite maison, auprès de laquelle nous avons trouvé déjà construite la première nef latérale de la nouvelle grandiose église que dom Fagnano, par le moyen de la charité, notre unique ressource en Europe comme en Amérique, compte élever pour le bien et en même temps pour l'ornement de cette ville de Patagones qui commence à surgir.

C'est ainsi que nous terminâmes notre voyage.

Jeudi prochain, 16, solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel, Monseigneur, sauf dispositions ultérieures ou obstacles imprévus, transportera la statue de notre Très-Sainte Mère la Vierge Marie de son ancienne à sa nouvelle église, et bientôt on pourra travailler au salut des âmes dans un lieu pieux, décent et convenable.

Notre santé est excellente. La joie du cœur persiste chez tous nos confrères et chez les jeunes gens de ces maisons ; cela nous rend moins pénible notre éloignement du cher Oratoire du Valdocco.

Notre cœur est tous les jours là où se trouve l'objet de notre plus grande affection, après Dieu, notre cher Dom Bosco ! Saluez-le de la part de nous tous, ce cher Père, et dites-lui que sa pensée seule suffit pour nous exciter au bien et à la vertu ; qu'il prie pour nous et pour tous ses enfants d'Amérique, afin que nous correspondions moins indignement à la faveur si singulière que le Seigneur nous a faite en nous mottant sous la conduite d'un tel Père.

Priez et recommandez-nous chaudement et souvent aux prières de nos confrères et des chers jeunes gens de l'Oratoire ; il y a ici un vaste champ sur lequel beaucoup d'entr'eux pourraient exercer avec fruit leur zèle pour le salut des âmes. Saluez-les de la part de notre cher monseigneur Cagliero qui se souvient toujours d'eux dans ses prières, et leur envoie sa bénédiction pastorale, et, si vous le voulez, saluez-les aussi pour moi qui ai vécu 20 ans au milieu d'eux, dans cet asile de paix et de sainte gaieté.

Saluez aussi de notre part ces bonnes dames qui ont tant travaillé pour nous, et chargez-les de faire parvenir nos nouvelles dans tous ces asiles et instituts où l'on a prié et travaillé pour les Missions.

Enfin, pardonnez-moi l'ennui que je vous cause et la hâte avec laquelle je vous écris cette première lettre qui, je l'espère, aura bientôt à Turin beaucoup d'autres compagnes de Patagone.

Priez toujours pour votre

Très-affectionné en J. et M.

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

LETTRE DE MGR. CAGLIERO

à M. le Directeur de l'Orphelinat de D. Bosco à Lille.

Carmen de Patagones, le 4 août 1885.

MON BIEN-AIMÉ D. JOSEPH

ET NOS BONS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST,

Ce n'est pas seulement une fois, ni deux fois, mais à plusieurs reprises, que je me suis proposé de vous écrire pour vous remercier de vos délicates attentions envers nous, et surtout des prières et communions que vous avez offertes au Tout-Puissant en notre faveur, et aussi pour nos missions et celles de nos confrères en Patagonie.

Nous sommes arrivés au terme de nos courses, puisque nous voici maintenant au pays des Patagons. Pendant le voyage, le bon accueil, voire même les honneurs et les félicitations ne nous ont pas manqué, tant de la part de toutes les autorités civiles et militaires que de toutes les populations des deux rives du Rio Negro. Ah! c'est que notre bonne Mère Marie Auxiliatrice préparait le chemin et aplanissait toutes les difficultés réelles et apparentes; c'est grâce à son évidente protection que je suis arrivé le 9 juillet dernier, réalisant ainsi les désirs du Souverain Pontife Léon XIII, de notre bon Père Dom Bosco et de tous les Salésiens.

A Dieu donc et à Marie Auxiliatrice actions de grâces pour cette insigne faveur et tant de bienfaits obtenus, au profit de notre Congrégation et de ces pauvres peuples de la Patagonie!

Qui, en effet, aurait pu penser qu'en ces temps si hostiles à la religion et à ses ministres, j'aurais pu pénétrer dans ces régions et présenter aux autorités locales les recommandations des ministres de la République Argentine, et celles du président lui-même! C'est bien avec raison que monseigneur Yereguy, le très-digne Evêque de Montevideo, nous écrivait, en nous souhaitant la bienvenue, que notre arrivée en des jours si troublés tenait du merveilleux et du prodige et qu'elle était une preuve éclatante de la protection de la Vierge Auxiliatrice.

Ma visite au général Wintter a été marquée par plus de cordialité que de courtoisie; j'ai été accueilli aussi cordialement par M. le Gouverneur du territoire du Rio Negro; en me rendant visite, il m'a promis soutien et protection offrant même ses services pour favoriser nos Missions en toutes circonstances.

J'ai déjà eu plusieurs fois le bonheur de parler aux populations de Carmen et de Viedma, en diverses occasions solennelles, comme dans la neuvaïne et solennité de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour la bénédiction et consécration des cloches de la nouvelle église de Patagones, élevée par les soins de notre vaillant père dom Joseph Fagnano, de même pour un nouveau Sanctuaire à Viedma, pour l'érection d'un chemin de croix, enfin pour

la bénédiction de la statue et de l'autel de Notre-Dame de Lourdes, comme vous le verrez dans le *Bulletin Salésien* espagnol.

Malgré tous ces précieux avantages, nous avons encore besoin de vos prières et ferventes communions pour entreprendre, sous peu, les excursions très-difficiles projetées vers les tribus des pauvres Indiens, si désireux de voir et d'entendre leur premier Vicaire apostolique et premier Evêque Salésien.

En attendant, louanges et remerciements à Dieu et à notre chère Mère Marie Auxiliatrice, envers qui je ne saurais trop recommander toujours dévotion, amour et confiance à mes bien chers confrères Salésiens ainsi qu'à tous les enfants de nos maisons. Travaillons à sauver les âmes pour la perte desquelles le démon ne s'accorde pas un instant de sommeil. Déjà le grand sacrifice a été fait quand nous avons abandonné tout ce qui nous était cher dans nos maisons, quand nous avons quitté amis et patrie, sachons faire maintenant avec courage des sacrifices plus petits et surmonter de moindres obstacles pour la gloire de Dieu.

Demandons au Seigneur de raffermir la santé très-compromise de notre bien-aimé Dom Bosco: aimons ce père vénéré, imitons-le dans ses saintes vertus, surtout dans sa douceur et son infatigable sollicitude pour le salut de la jeunesse.

Je suis bien reconnaissant des prières et communions faites pour moi et nos missions par nos chers Coopérateurs et Coopératrices salésiens, auxquels nous pensons chaque jour. Cette charité, j'espère qu'ils voudront bien nous la continuer afin que nous puissions achever la conversion de la Patagonie, et que notre Congrégation puisse enregistrer parmi ses plus beaux titres d'honneur cette sainte et divine gloire.

N'oubliez pas, je vous prie, de transmettre tout particulièrement à notre très-cher bienfaiteur et ami, M. le comte de Montigny, les amitiés et les bons souvenirs que je lui adresse d'ici. Nous nous souvenons toujours avec la plus grande affection et la plus vive reconnaissance, avec quelle délicatesse et quelle bonté il nous a accueillis et traités à Nico en Provence.

Nos confrères et nos sœurs de Montevideo, de Buenos-Ayres et de la Patagonie, au nombre de trente, se portent bien, travaillent avec ardeur et pensent souvent à leurs frères et sœurs d'Europe.

Recevez enfin, nos chers confrères, ma bénédiction comme un gage de mes meilleurs souhaits pour vous et de l'amour ardent que je vous porte dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Votre très-humble confrère

† JEAN, évêque de Magido, vicaire apostolique.

PS. Pour mon compte particulier, je vous envoie aussi mes bons souvenirs. Ne vous serait-il pas possible de nous obtenir encore quelques-uns de ces objets d'église, si précieux que ces bonnes dames bienfaitrices de Lille et de Marseille nous ont déjà procurés?

D. ANTOINE RICCARDI, secrétaire.

LOTÉRIE

et église du Sacré Cœur de Jésus à Rome.

VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous désirez avoir des nouvelles de notre Loterie et des travaux de l'église du Sacré Cœur : me voici tout disposé et tout heureux de pouvoir satisfaire l'un et l'autre de vos désirs.

La loterie disposée dans les nouveaux locaux attenants à l'église fait vraiment belle figure. Elle comprend huit salles de diverses dimensions ; trois d'entr'elles seraient capables de contenir au moins vingt lits chacune, si elles étaient adaptées à usage de dortoirs. Tout a été ordonné, comme l'on dit ordinairement, avec poids et mesure.

La première salle comprend tous les objets de cristal grands et petits, qui brillent de mille couleurs variées, comme une salle de Murano (1).

Dans la seconde salle, dite des boiseries, on voit les travaux les plus fins sculptés en bois des îles, en noyer de l'Inde, et une collection variée à l'infini de travaux qui montrent à quel point d'exquise finesse peut arriver l'art de la découpe. L'écaille et l'ivoire figurent à profusion au nombre de ces objets,

Si, sortant de ces deux salles situées à l'orient, nous nous tournons vers le nord, nous entrons dans une vraie bibliothèque encyclopédique, où le philosophe et le théologien, l'homme de sciences et l'homme de lettres peuvent trouver de quoi satisfaire largement leurs goûts scientifiques ou littéraires. Pour les âmes pieuses, il y a un véritable jardin de fleurs qui respirent un suave parfum de Paradis, je veux dire d'œuvres ascétiques depuis les plus volumineuses jusqu'au petit livre de dévotion ; parmi ceux-ci il en est, et pas en petit nombre, qui, dans leurs riches reliures ornées d'argent et d'ivoire, pourraient très-bien servir de précieux cadeaux de noces. Mais je ne veux point passer sous silence ce que j'estime le plus : plusieurs livres imprimés au XV siècle, et qui ont paru à quelques amateurs avoir une valeur considérable.

De la bibliothèque nous passons à l'une de ces salles où l'œil se trouve pleinement satisfait.

Le spectacle qu'elle présente est tel, que j'ai entendu sortir un *oh* d'admiration, même de la part de personnes habituées à voir de semblables expositions.

Il s'agit d'une collection des plus variées de céramique et de porcelaine, qui couvre les murs et de larges tables disposées avec art.

Çà et là on remarque des vases de dimensions colossales en terre du Japon d'une magnificence vraiment royale, auprès d'eux plusieurs services à thé, à café en porcelaine anglaise et chinoise, puis mille objets comiques représentant des animaux, quadrupèdes depuis l'éléphant jusqu'au

(1) Murano est une petite ville d'Italie, près de Venise, où l'on fabrique les glaces en cristal.

petit rat ; oiseaux depuis l'aigle de proie jusqu'au papillon, et cent espèces diverses de reptiles et de poissons. Ce sont ensuite des statuettes s'élevant là sur des piédestaux de marbre, ici sur du bois incrusté d'or, ou encore sur la céramique.

Il y a encore des Vierges à l'attitude pleine de piété, des saints, des héros du christianisme, des personnages mythologiques ou historiques, tout cela en matière composée. Mais en voilà assez sur ce sujet, tournons à l'ouest et entrons dans la salle dénommée des valeurs, elle est remplie de montres et de vitrines où brillent les objets d'or et d'argent, dont plusieurs sont ornés de pierres précieuses et mériteraient une mention spéciale. Mais je ne puis m'arrêter à les décrire, non plus que certains nécessaires à usage d'écrivoires ou pour travaux de dames, sur lesquels l'argent est surpassé en valeur par les agathes, les jaspes sanguins, les lapis lazuli.

Que dire des montres d'or, d'argent, à cylindre, à remontoir et à répétition ; on se croirait dans un magasin d'horloger bien monté ; on remarque à travers les vitrines qui contiennent les objets de plus grande valeur, une grande quantité d'objets de luxe dans lesquels tantôt la matière l'emporte en valeur sur le prix du travail, et tantôt l'art l'emporte sur la valeur de la matière. Il y en a qui sont capables d'éclipser ce que les joailliers les plus renommés ont dans leur collection.

Dans de très-riches écrins on voit des colliers, des pendants, des épingles, des bracelets et des anneaux, où sont semés à profusion les rubis, les topazes, les onyx, les émeraudes, les saphirs et les brillants d'une grosseur telle et d'une eau si pure, qu'ils valent plusieurs milliers de francs. Les vraies perles, aujourd'hui si recherchées, abondent, et il y en a de toutes grandeurs.

Nous devons une grande reconnaissance pour tout cela à nos généreux Coopérateurs, spécialement à ceux de France et d'Italie, qui paraissent avoir rivalisé d'amour et de sacrifice pour le Sacré Cœur de Jésus et d'affection pour notre chère Congrégation. Nous devons pardessus tout être reconnaissants envers le Souverain Pontife Léon XIII, qui nous a envoyé un médaillon précieux par sa valeur intrinsèque, mais plus précieuse encore parceque nous le tenons des mains augustes du Vicaire de Jésus-Christ.

Maintenant que je vous ai donné une idée des objets qui ont engagé plus puissamment les visiteurs à se munir d'un bon nombre de billets, je ne vous parlerai plus des objets de moindre valeur en bronze et en métaux de toute sorte, bien que les pendules et les statuettes et cent autres bagatelles ne soient point à mépriser. Dans toutes les salles il y a, en outre, un grand nombre de tableaux, dont plusieurs d'auteurs renommés, parmi lesquels deux grandes toiles flamandes, d'une valeur approximative de 25,000 fr. l'une.

Il me resterait encore à vous décrire trois autres salles, mais je craindrais de mériter le reproche de prolixité. Je vous dirai cependant qu'elles sont réservées aux travaux féminins, aux broderies en soie, en fil et en laine, ainsi qu'à

une quantité de dentelles, dont quelques-unes ne sont pas de mince valeur. Le catalogue que nous avons fait imprimer fait mention d'un peu plus de cinq mille lots, mais à présent il y en a bien huit mille.

On m'a assuré qu'il ne s'était jamais vu à Rome si belle exposition. Le tirage ayant été fixé au 31 décembre de cette présente année, si vous avez encore, comme c'est probable, des billets à faire rentrer, il me paraîtrait convenable de ne pas différer plus longtemps.

Pour ce qui concerne les travaux de notre église, qui doit devenir un véritable Sanctuaire de piété et de dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, en même temps qu'un monument de reconnaissance au grand et immortel Pie IX, je puis vous dire qu'ils marchent avec activité.

À l'extérieur il reste à terminer la façade qui semble une montagne de travertin, et le clocher. Le reste est fini. À l'intérieur on met la dernière main aux travaux de stuc, et au 1^r octobre on commencera les décorations qui devront être en rapport avec la magnificence de l'architecture classique. Mais, très-vénéral Dom Bosco, cela est toujours subordonné aux offrandes de nos bons Coopérateurs, car, s'il faut vous dire la vérité, il y a déjà quelque temps que je me trouve à sec, et assiégé par les créanciers qui voudraient bien quelque à-compte sur les grosses sommes dont nous leur sommes débiteurs. Je me recommande à vous, bien-aimé Père, à vous qui, parmi tant d'autres dons, avez celui d'ouvrir les cœurs et les bourses, hâtez-vous de venir à mon aide pour me tirer de peine, vous augmenterez ainsi la dette de reconnaissance que j'ai déjà depuis longtemps contractée envers vous.

Je vous baise la main avec une affection respectueuse, et j'implore pour moi et les enfants confiés à mes soins une abondante bénédiction.

Rome, 26 septembre 1884.

Votre très-affectionné fils dans le Cœur de Jésus

FRANÇOIS DALMAZZO, prêtre.

UN PETIT MARTYR.

Il y a quelques années, sous le règne d'Alexandre II, qu'attendait une si terrible mort, des soldats russes parcouraient la campagne, cherchant à tourmenter, suivant la consigne qu'ils en avaient reçue, les pauvres populations catholiques. Sur la lisière d'une forêt, ils aperçurent un enfant d'une douzaine d'années, qui ramassait du bois mort. Ils s'éparpillent, le cernent de tous côtés; enfin, arrivés près de lui, ils le saisissent et lui demandent brusquement: de quelle religion es-tu? — Catholique, répond l'enfant sans trop s'émouvoir. — Les soldats lui demandent alors de faire

le signe de la croix. Le petit berger l'exécute sans difficulté; il fait le signe de la croix, mais en catholique, en portant la main du front à la poitrine, puis à l'épaule gauche, et non à l'épaule droite, ainsi que le pratiquent les Russes. Le petit berger était Ruthène, et suivait à ce titre le rite latin. Les soldats veulent l'obliger à faire le signe de la croix à la manière des Russes; le petit berger n'en veut rien faire; conseils, prières, menaces, il résiste à tout.

Le chef des soldats le condamne alors à être fusillé. On l'amène le long d'une haie; on l'y attache, et les soldats, reculant de quelques pas, chargent bruyamment leurs fusils, le couchent en joue, attendant l'ordre de faire feu.

L'enfant, pâle, livide, mais résolu, tient ses yeux en haut. Il prie avec extase.

Le chef fait relever les fusils: « Mauvais petit » chien, dit-il à l'enfant, tu ne vauds pas la poudre » et les balles que mes hommes allaient t'en » voyer. On va te pendre, si tu persistes à te » montrer rebelle à notre père, l'Empereur, et » à notre mère, l'Eglise orthodoxe. »

L'enfant lève les épaules avec dédain, et fait de nouveau le signe de la croix, mais à la romaine. C'est toute sa réponse.

On le conduit sous un grand chêne. On lui passe une corde autour du cou; on le hisse en l'air. Il n'y a plus qu'à le lancer dans l'espace, et on attend le signal.

Le chef lui demande s'il veut faire le signe de la croix.

L'enfant fait comprendre par un mouvement de tête qu'il ne le veut pas.

Alors le chef dit que ce petit misérable coûterait une corde neuve et qu'il vaut mieux le noyer.

L'enfant est descendu, remis sur pied, conduit près de là aux bords d'un étang glacé. On creuse un trou d'où il sera plongé dans l'étang.

Le trou est fait. L'enfant, dépouillé de ses vêtements, est mis nu dans l'eau; sa tête seule apparaît.

Chacun veut contempler sur son visage les effets de la souffrance. On s'approche du pauvre martyr, et le chef lui demande s'il veut enfin faire le signe de la croix; mais le cher petit venait à peine de répondre par un geste négatif que la glace, trop faible pour supporter tous ceux qui s'étaient rapprochés afin de jouir de son supplice, se rompit, s'entrouvrit et engloutit les plus curieux, le chef des soldats le premier.

À peu de temps de là, l'empereur Alexandre II, mis en lambeaux par un engin infernal, expirait misérablement assassiné par des anarchistes qui n'étaient certes pas des catholiques, et qui ne faisaient d'aucune manière le signe de la croix.

R.

(Rosier de Marie).

ORPHELINAT DE ST. CYR (VAR)

sous la protection de Marie Auxiliatrice
pour les jeunes filles.

But de l'Orphelinat.

Cette maison est établie dans une vaste propriété, dont le site salubre et le sol fertile conviennent particulièrement à un orphelinat agricole.

Cet établissement, fondé par monsieur l'abbé Vincent, d'heureuse mémoire, confié par Sa Grandeur monseigneur Terris, évêque de Fréjus et Toulon, à Dom Bosco et aux prêtres salésiens, est consacré aujourd'hui à l'éducation des jeunes filles destinées aux travaux du ménage et à la vie des champs. Les enfants y reçoivent, sous la direction des Sœurs dites Filles de N. D. Auxiliatrice, les principes chrétiens qui les préparent à remplir les devoirs auxquels elles sont appelées.

On leur donne les notions de couture, de repassage, de cuisine, etc. qui leur seront un jour indispensables dans un ménage; elles sont en outre exercées aux travaux de culture et de jardinage qui sont du domaine de la femme; elles ont aussi, tous les jours, plusieurs heures d'instruction adaptée à leur âge et à leur condition (lecture, écriture, calcul, grammaire, composition). Faire, en un mot, de ces jeunes enfants des femmes chrétiennes habituées au labeur des champs, aux soins du ménage, du jardin, de la basse-cour, initiées aux détails de la vie dans la ferme et possédant une instruction suffisante, tel est le but que s'est proposé le T.-R. A. Dom Bosco, avec l'aide de la Providence, en se chargeant de l'Orphelinat de St. Cyr.

Conditions d'admission.

I. L'enfant doit avoir de huit à douze ans pour être admise dans l'Orphelinat. On peut faire une exception à cette règle, si madame la Directrice le juge convenable.

II. L'enfant proposée doit être orpheline de père et de mère et ne pas avoir d'autres parents qui puissent s'occuper d'elle; à moins qu'elle ne puisse être considérée comme abandonnée, et qu'il y ait nécessité pressante de la recueillir.

III. L'enfant doit être pauvre. Si elle a quelques ressources, elle devra les apporter à la maison pour en faire usage à son profit, car il ne serait pas juste que celle qui possède quelque chose fût à la charge des bienfaiteurs de l'Institut.

En raison des lourdes charges de l'établissement, on prie les personnes de la classe aisée, qui sollicitent l'admission d'une enfant, de s'engager à payer pour elle une pension mensuelle quelque minime qu'elle soit.

IV. L'enfant doit être en bonne santé, condition indispensable pour le travail auquel elle est destinée, et n'avoir aucun vice physique ou mauvaise habitude qui puisse nuire à ses compagnes.

V. Madame la Directrice doit s'assurer de la parfaite moralité de l'enfant avant de l'admettre dans la maison, et elle aura le droit de renvoyer toute enfant dont la conduite serait incompatible avec le règlement.

VI. La personne qui aura fait admettre une enfant à l'Orphelinat devra s'engager à la retirer dans le cas où, pour une raison quelconque, elle ne pourrait être gardée dans l'Orphelinat, et désigner à madame la Directrice, à titre de correspondant, une personne du voisinage à laquelle on puisse s'adresser en cas d'urgence.

VII. L'enfant ne pourra être retirée de l'Orphelinat sans un accord préalable avec madame la Directrice et sans son consentement, avant qu'elle ait atteint l'âge de 18 ans révolus. Alors, on aura le droit de la retirer; mais elle pourra y rester, si sa conduite est satisfaisante, et si elle se prête volontiers au service de la maison.

VIII. S'adresser pour les demandes d'admission et pour tous les renseignements à madame la Directrice de l'Orphelinat de St. Cyr (Var).

Pièces à produire.

- 1° Acte de naissance.
- 2° Acte de baptême.
- 3° Certificat de vaccine.
- 4° Certificat médical constatant la bonne santé de l'enfant.
- 5° Certificat de bonne conduite délivré par M. le Curé de la paroisse de l'enfant.

Note du trousseau.

- 1° 28 francs pour le lit et l'uniforme.
- 2° 2 Couvertures dont l'une piquée.
- 3° 4 Draps de lit.
- 4° 2 Taies d'oreiller.
- 5° 6 Chemises.
- 6° 6 Essuie-mains.
- 7° 6 Serviettes.
- 8° 6 Pointes blanches.
- 9° 6 Bonnets de nuit.
- 10° 4 Robes.
- 11° 3 Caleçons.
- 12° 4 Jupons dont un pour l'hiver.
- 13° 3 Tabliers.
- 14° 3 Caracots.
- 15° 3 Tricots.
- 16° 12 Mouchoirs de poche.
- 17° 1 Voile blanc de tulle.
- 18° 6 Paires de bas.
- 19° 3 Paires de souliers.
- 20° Peignes, brosses, ciseaux, etc.

NB. Saint-Cyr de Provence est situé sur la côte septentrionale de la Méditerranée entre Toulon et Marseille, avec une gare sur la grande ligne du chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRABI.

Samplardarena 1885 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.